

Une trajectoire insolite. De prisonnier de Bourassa à député de... Bourassa

Yvon Charbonneau, *Cartes sur tables. Syndicalisme, politique, diplomatie*, St-Joseph-du-lac, M Éditeur, 2016, 461 pages

Michel Rioux

Volume 11, numéro 1, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, M. (2016). Compte rendu de [Une trajectoire insolite. De prisonnier de Bourassa à député de... Bourassa / Yvon Charbonneau, *Cartes sur tables. Syndicalisme, politique, diplomatie*, St-Joseph-du-lac, M Éditeur, 2016, 461 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(1), 23–25.

UNE TRAJECTOIRE INSOLITE

DE PRISONNIER DE BOURASSA À DÉPUTÉ DE... BOURASSA

Michel Rioux

Syndicaliste et journaliste

YVON CHARBONNEAU
CARTES SUR TABLE.
SYNDICALISME, POLITIQUE,
DIPLOMATIE
St-Joseph-du-lac, M Éditeur, 2016,
461 pages

C'est une des trajectoires les plus inusitées qu'ait connu le Québec social et politique moderne que celle d'Yvon Charbonneau, qui sera passé de président de la CEQ à député libéral, à Québec et à Ottawa.

Celui qui, avec le président de la CSN Marcel Pepin et celui de la FTQ Louis Laberge, fut condamné en 1972 à un an de prison sous le régime libéral de Robert Bourassa devait se retrouver, vingt ans plus tard, député élu sous la bannière de ce même Robert Bourassa.

Dans une autobiographie publiée à titre posthume, Charbonneau retrace le parcours qui fut le sien, de jeune militant syndical à l'école secondaire de Mont-Laurier jusqu'à délégué du Canada auprès de l'UNESCO, à Paris.

On serait porté, à première vue, à lui rappeler ce que l'évêque Rémi avait dit à Clovis lors de son baptême: «Courbe la tête, fier Sicambre! Brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé!» Mais ce serait là un raccourci trop facile qui ne rendrait pas justice à l'homme ni à son destin.

Il faut le croire, en effet, lorsqu'il soutient que toutes ces évolutions, que tous ces virages, pour étonnants qu'ils puissent paraître, étaient reliés à une recherche constante du bien commun. De ce qui, en l'occurrence, lui est apparu à différentes étapes de sa vie comme la solution la meilleure pour le peuple québécois et les personnes qu'il représentait, comme dirigeant syndical ou député.

La personne elle-même a subi une transformation radicale.

Ce grand échelas apparu sur la place publique alors même que le Québec vivait intensément les événements d'octobre allait bientôt faire sa marque par sa rigueur intellectuelle, sa capacité d'analyse et sa direction qui allait réaliser le passage d'une corporation d'enseignants à une véritable organisation syndicale. Ce passage avait été entrepris quelques années plus tôt sous la présidence de Raymond Laliberté, mais c'est véritablement sous celle d'Yvon Charbonneau que cette transformation, fort importante pour les forces sociales du Québec, est devenue réalité. Il en témoigne dans son autobiographie:

Depuis l'été 1970, notre organisation avait clarifié son orientation: la CEQ avait choisi le camp syndical et inscrit la préoccupation sociopolitique au cœur de son mandat (p. 70).

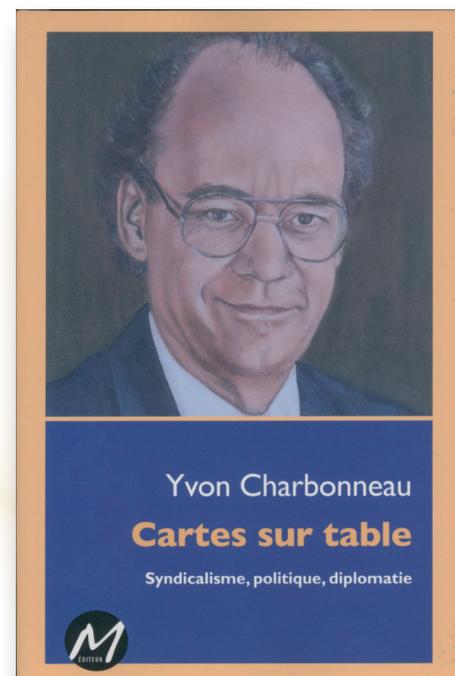
On avait le qualificatif «marxiste» facile à cette époque. Charbonneau, avec son ton cassant, rigide, doctrinaire même parfois, était vu comme tel par les bien-pensants des milieux politiques et médiatiques. Mais ce n'est pas l'assurance d'être à la hauteur qui le tiraillait. Au contraire. Dans un commentaire contemporain sur cette période, il écrit:

Je sentais que je pourrais faire face à la musique, tant sur le plan interne que sur le plan des relations intersyndicales. Quant à mon positionnement face à l'opinion publique et aux interlocuteurs patronaux et gouvernementaux, j'aurais bientôt l'occasion – dans le contexte de la ferveur militante de l'époque – de donner ma pleine mesure (p. 70).

À cette époque, les rapports humains avec lui n'étaient pas toujours chaleureux. On peut dire que le rire est venu plus tard dans sa vie, quand on l'a vu davantage débonnaire et bon vivant. Dans les milieux syndicaux du temps, il n'apparaissait comme rien de moins qu'un ascète. Alors que tout le monde fumait et trinquait à peu près sans retenue, ce n'était pas le genre de Charbonneau.

Et on doit à la vérité de témoigner du fait que ce jeune président a fait faire des pas de géants à son organisation durant cette période, la faisant passer de la défense corporatiste des seuls intérêts de ses membres à un mouvement social engagé dans une transformation radicale de la société québécoise.

Une anecdote. Au printemps 1972, durant les négociations du Front commun qui allait conduire les présidents des trois centrales en prison, ces derniers avaient fait une tournée du Québec pour rencontrer les membres. Quatorze assemblées syndicales survoltées en quatre jours. J'étais dans l'appareil Cessna qui nous avait transportés d'une ville à l'autre, aux quatre coins du Québec. Durant le vol de retour après la dernière assemblée, à Matane, alors que les deux autres présidents s'étaient assoupis, Louis Laberge, avec qui je prenais un verre dans les sièges arrière, me dit tout bas: «C'est le temps que ça finisse cette tournée-là. C'est rendu qu'Yvon fume les cigarettes de Marcel et qu'il boit mon cognac!»



UNE PÉRIODE FOISSONNANTE

Les mois auxquels Charbonneau fait référence furent parmi les plus foisonnants de l'histoire syndicale québécoise. Et on doit à la vérité de témoigner du fait que ce jeune président a fait faire des pas de géants à son organisation durant cette période, la faisant passer de la défense corporatiste des seuls intérêts de ses membres à un mouvement social engagé dans une transformation radicale de la société québécoise.

En témoignent les manifestes publiés par les trois centrales syndicales sur une période de quelques mois.

La CSN avait engagé les hostilités contre le système capitaliste en lançant dans le débat public, en octobre 1971, *Ne comptons que sur nos propres moyens*. Quelques semaines plus tard, c'était au tour de la FTQ de déposer à l'occasion de son congrès un manifeste intitulé: *L'État, rouage de notre exploitation*. En mai de l'année suivante, la CEQ rendait public son propre manifeste: *L'École au service de la classe dominante*. Charbonneau rapporte que «l'école est vouée à la reproduction de l'idéologie de la classe dominante et constitue un instrument indispensable à la production et à la reproduction de l'idéologie bourgeoise» (p. 79). À peine sorti de la prison d'Orsainville, il déclare publiquement que «l'école est devenue un rouage de notre exploitation».

Ces trois manifestes, on le comprendra aisément, étaient venus jeter dans la mare de la bonne société des pavés qui avaient provoqué des ondes de choc. Politiciens, éditorialistes, hâbleurs radiophoniques s'étaient ligués pour se porter à la défense de ce que le président de la CSN appelait «le désordre établi». Quelques mois plus tard, au congrès de la FTQ, Charbonneau soutient que «le syndicalisme constitue le seul moteur, faute de formation politique

suite de la page 23

ouvrière autonome, actuellement capable de promouvoir la volonté de libération des travailleurs québécois» (p. 99).

Battu lors du congrès de 1978, Charbonneau cite dans son autobiographie une phrase de la journaliste Marianne Favreau: «Prisonnier des structures et de son image, M. Charbonneau est trop vite identifié à une avant-garde peu respectueuse de la base» (p. 153). Il se retrouve soudainement, il le confesse, en train de feuilleter le cahier «Carrières et professions» des grands quotidiens... Par la suite, il dirige durant trois ans le service des communications de la centrale avant de revenir en force au congrès de 1981, où il sera élu. Il est alors engagé immédiatement, avec les autres centrales syndicales, dans une guerre impitoyable contre le gouvernement du Parti québécois qui fait s'abattre sur les employés-es des secteurs public et parapublic une pluie de lois spéciales qui, encore aujourd'hui, ne font pas honneur à la démocratie.

LE COMTÉ DE... BOURASSA

Les voies de la Providence sont souvent tortueuses, nous apprend la Bible. Par quel cheminement, en effet, un militant qui a été une figure de proue d'un syndicalisme engagé politiquement et socialement contre l'ordre établi, qui a été l'un des membres les plus éminents du Mouvement socialiste, un mouvement qui met en avant un «Québec socialiste, indépendant, démocratique et pour l'égalité entre les hommes et les femmes» (p. 164), en arrive-t-il à annoncer, en 1994, une candidature pour un parti, le parti libéral, celui-là même qui dirigeait le Québec quand il a pris le chemin d'Orsainville avec ses deux collègues?

Il faut croire qu'il avait perdu la foi, comme il s'en explique dans le texte suivant: «Plus profondément, je ne croyais plus que cette cause, l'indépendance du Québec, se matérialiserait un jour sans provoquer un énorme gâchis. J'en étais arrivé à penser que le sort de la majorité populaire ne s'en trouverait pas amélioré» (p. 306).

C'est ainsi qu'en présence du premier ministre Daniel Johnson, il annonce le 1^{er} août 1994 sa candidature à l'enseigne du PLQ. Trouvant le projet souverainiste «dépassé et de plus en plus futile du point de vue de la majorité de la population» (p. 322), Charbonneau met toute sa confiance dans le parti libéral et son premier ministre. Lorraine Pagé, qui présidait en ce moment la CEQ, «accueille avec incompréhension et déception» la nouvelle de sa candidature. En 1990 en effet, la CEQ, à l'instar de la CSN et de la FTQ, avait résolu en congrès que la centrale et ses syndicats affiliés militent ouvertement pour l'indépendance du Québec. Il ne s'en cache pas. Dès son entrée à l'Assemblée nationale, c'est dans cette direction qu'il lance ses premières salves.

Ce premier discours et cette première question tout orientée sur la démarche référendaire traduisaient ma hâte d'en découdre ouvertement sur cet enjeu central du mandat du gouvernement Parizeau; il s'agissait du ressort profond qui avait déclenché mon engagement politique. Le syndicaliste que j'avais été ne voyait rien qui vaille pour la majorité populaire dans l'aventure de l'indépendance, et le député que je serais oserait le soutenir à partir de sa banquette libérale (p. 333).

Charbonneau relate avec force détails les épisodes de la campagne référendaire – commettant même l'erreur de faire dire à Parizeau «les» votes ethniques alors que ce dernier a parlé «des» votes ethniques –, et se réjouit des résultats.

AU CANADA

Mais le député d'arrière-ban semble s'ennuyer. Il annonce donc sa décision de briguer les suffrages sous la bannière du parti libéral du Canada à l'occasion des élections de 1997. Il voit plus large, plus grand.

Aussi, lorsque le ministre Gagliano, lieutenant québécois du premier ministre, me confirme qu'en «haut lieu» on souhaite ma candidature au sein d'une députation québécoise parce qu'elle servira de trait d'union entre le Québec post-référendaire et les instances fédérales,

Par quel cheminement, en effet, un militant [...] du Mouvement socialiste, un mouvement qui met en avant un «Québec socialiste, indépendant, démocratique et pour l'égalité entre les hommes et les femmes» (p. 164), en arrive-t-il à annoncer, en 1994, une candidature pour un parti, le Parti libéral, celui-là même qui dirigeait le Québec quand il a pris le chemin d'Orsainville avec ses deux collègues?

je vois s'ouvrir devant moi une occasion de servir le Québec et mon pays, le Canada, de façon plus significative que comme membre de l'opposition officielle à l'Assemblée nationale (p. 361).

Le but est clair: bloquer le Bloc québécois, qui tente, selon lui, de s'arroger le monopole en matière de représentation authentique des besoins et intérêts du Québec. Mais autant de changements de parcours sur un aussi court laps de temps ne passent pas inaperçus. Le journaliste Michel David écrit d'ailleurs une chronique intitulée «Le camarade caméléon».

Cette partie de l'autobiographie de Charbonneau est plutôt roborative. Il s'efforce d'expliquer au lecteur l'importance de ses contributions au caucus libéral, au comité sur l'environnement, sa présidence de la section canadienne de l'Association des parlementaires France-Québec. En somme, comme l'indique un sous-titre, il veut nous faire connaître «le métier de parlementaire au quotidien» (p. 372). Charbonneau s'illustre dans le débat autour de la Loi C-20 de Stéphane Dion, loi dite de la clarté. «Ces gens-là n'aiment pas la clarté. La clarté leur fait peur» (p. 386). Il ne tarit pas d'éloges à l'endroit de Jean Chrétien, «un leader de type populiste... indépendant d'esprit... d'une vivacité d'esprit et d'un réalisme enjoué» (p. 391). Et même s'il raconte avec force détails les quelques occasions qui lui furent données de voyager à l'étranger avec le premier ministre, encore une fois, Yvon Charbonneau semble s'ennuyer. Dans un sous-titre intitulé «Blues de fin d'année» (p. 392), il s'interroge sur le sens de son action.

J'ai soixante ans. À la fin de mon prochain mandat, j'aurai fait dix ans de politique, ce qui n'est pas énorme, mais tout de même significatif [...] Mais en mon for intérieur, je me posais la question: est-ce que je vais continuer indéfiniment sur cette lancée dont je commençais tout de même à entrevoir le caractère cyclique sur fond d'imprévisibilité [...] En compagnie des miens, il m'arrivait de douter, de me demander si j'étais réellement fait pour l'exercice du pouvoir (p. 392).

Ses positions pro-palestiniennes lui ont valu des attaques soutenues de la part du lobby pro-Israël, ce qui risquait de lui interdire l'accès au cabinet après les élections. Et comme le parti tenait absolument à faire une place à Pablo Rodriguez, Charbonneau sonde alors le cabinet de Paul Martin afin de voir si un poste d'ambassadeur pourrait lui être offert en cas de désistement. Rodriguez remporta finalement l'élection dans le comté que lui avait abandonné Charbonneau. Son souhait se réalisa en août 2004 alors qu'il fut nommé ambassadeur et délégué permanent pour la Délégation permanente du Canada auprès de l'UNESCO. Une nomination qui se termina en septembre 2006 quand le gouvernement conservateur de Stephan Harper mit fin à son mandat.

On aurait apprécié avoir le point de vue de cet homme intègre au sujet du scandale des commandites. Pas un mot là-dessus, malheureusement. Comme s'il ne s'était rien passé...

SYNDICALISTE ET POLITICIEN

Dans son autobiographie, Yvon Charbonneau consacre 320 pages à ses années de syndicaliste et 133 à ses années de député libéral. Ces chiffres sont significatifs. Il nous indiquent clairement qu'à ses propres yeux, son action dans le monde syndical a été clairement la période qui a le plus comptée. Il y a fort à parier que, comme ce fut le cas pour Jean Marchand, la postérité retiendra davantage le syndicaliste que le politicien. ❖